

EKLO

UN MARIN ENTRE DEUX MONDES

Bertrand Demars

Éditions ThoT
Thriller

Aventurier et rêveur, Bertrand Demars, tout comme son personnage principal, s'est engagé dans la Marine avec l'idée de voyager et découvrir le monde. Pour son premier roman, il s'est inspiré de ses missions, de ses escales et des différentes rencontres qu'il a pu faire au cours de ses dix années de navigation au service de la Marine nationale française. Il a réussi à créer une intrigue authentique et captivante, sans jamais trahir le secret-défense.

*À ma famille et mes amis,
qui m'ont toujours encouragé et soutenu.
À la Marine,
sans laquelle je n'aurais pu écrire ce livre.
À tous les hommes de mer.
À ma femme Marie et mon fils Andréas.
À Pierre Pauquet,
pour son savoir, son temps et sa gentillesse.
À Anouchka Wood,
pour son amitié et la couverture du roman.*

*Il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts,
et ceux qui vont sur la mer.*

ARISTOTE

1.

« Tremblez néophytes, tremblez », brailla une voix puissante dans les haut-parleurs du bateau. Andréas se réveilla en sursaut et se heurta violemment le haut du crâne au plafond de son lit. Il n'eut même pas le temps de se plaindre que ses rideaux furent arrachés par son supérieur, qui lui hurla dessus :

— C'est aujourd'hui néo ! Ça commence maintenant ! T'es notre chose, notre propriété pendant cinq jours. Je vais te débouler dans l'arrière-train ma princesse. Tu imagines Léonidas et ses trois cents guerriers te refaire le rectum ? Tu vas rêver de moi et tu vas rêver en couleur, crois-moi !

Son supérieur se pencha sur Andréas. Sa tête ronde et ses joues de gerbille mal rasées angoissaient le mousse. Son patron, les yeux mi-clos, renifla le haut du corps du jeune homme.

— Tu sens la sciure fraîche. Habille-toi jeune chienne bleue. Pour que je t'attache et te balade, afin de montrer au monde et à Neptune lui-même, comme tu es belle.

Andréas se recula dans son lit. Mais les cinquante centimètres

de largeur de son matelas ne pouvaient le laisser partir bien loin. L'haleine fétide de son patron, mélange de tabac, de café froid et d'ail mal digéré, le dégoûta.

Un jeune marin encore endormi, dans un lit au-dessous, se réveilla péniblement. Ne comprenant pas la situation, il balbutia quelques mots :

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se protégeant les yeux du revers de sa main, afin de ne pas être agressé par la lumière vive du poste.

Le maître Bard sauta à terre, empoigna le garçon et le jeta *manu militari* au sol puis remonta sur son perchoir, un sourire narquois aux lèvres. Andréas prit peur de la réaction exagérée du patron. Il essaya d'allumer sa lampe, mais la main calleuse et poilue de son tortionnaire l'en empêcha.

— Vous êtes fou ou quoi ? Vous allez trop loin là, s'exprima Andréas.

— On joue les récalcitrants, les meneurs d'hommes. Mais ici, t'es dans mon antre, t'es sur mon terrain. Les règles, je les diffuse au compte-gouttes. Plus tu seras gentil et plus tu auras droit à des privilèges. Alors habille-toi maintenant ! Mets ton peignoir de charmeuse et ramène tes deux petites pommes à l'extérieur. Je crois qu'elles veulent voir le jour.

Le patron lâcha le col du tee-shirt d'Andréas et sortit du poste. Andréas se leva, descendit de son lit et prépara son déguisement pour le rite initiatique que tout marin se doit d'effectuer un jour dans sa carrière : le passage de l'Équateur, plus communément nommé « le passage de la ligne ». Andréas enfila une jupe et un petit haut blancs, puis se grima le corps de bleu et se coiffa d'un bonnet blanc, qui ressemblait plus à un phallus

mou après l'amour, qu'à un bonnet de Schtroumpf. Ses amis le regardèrent sans un mot. On pouvait lire de la compassion et de la peine dans leurs regards. Lui, sa préparation enfin terminée, s'observa une dernière fois dans le miroir. Dans un dernier et long soupir, il sortit pour prendre la direction de la plage avant du Jeanne d'Arc. Des cris et des bruits de pieds trépignaient, résonnaient dans les coursives.

Andréas monta les échappées qui le menaient au point de rendez-vous des néophytes. Sur le chemin, les « chevaliers », ou « dignitaires », ne manquaient pas de le chahuter, le provoquer, l'insulter. Ils étaient nommés ainsi car leurs appellations correspondaient au nombre de fois où ils avaient franchi la ligne imaginaire de l'Équateur. Ils passaient « de l'autre côté de la barrière » et devenaient les « maîtres de cérémonie », les tortionnaires.

À l'avant, à ciel ouvert, il découvrit l'ampleur du phénomène. Une centaine d'hommes et de femmes, tous grimés, patientaient, parqués dans un coin. Un homme hurla et exigea le silence pour l'arrivée de « Neptune » et « Amphitrite ». Les dieux mythiques de la ligne firent leur entrée sous les applaudissements et les sifflements des marins. Andréas regarda tout autour de lui. L'océan était calme, aussi plat qu'une mer d'huile. Quelques nuages blancs et rose pâle peignaient le ciel bleu. Il avait rêvé de ce moment mais, face à son réveil musclé, il ne savait plus quoi penser des épreuves qu'il allait devoir endurer.

Neptune prit la parole. Grand, cheveux longs et blancs, une belle barbe coordonnée à sa coiffure, il était vêtu d'une longue toge blanche. Dans sa main droite, son trident, avec lequel il menaçait son auditoire. À sa gauche, sa femme, Amphitrite,

jouait de ses charmes, pour faire perdre la tête aux jeunes marins, à ces jeunes « néos ». Les mousses écoutèrent assidûment le discours du Roi des mers, avant d'être pris à partie par les « sauvages ». Ces gars étaient les plus affreux. Torses et jambes nus. Le corps peint de noir. Ils s'étaient confectionné, pour l'occasion et comme seul accoutrement, des jupes en feuilles de palmier. Ils entamèrent alors un chant tribal des îles du sud du Pacifique – le très impressionnant *hakka* – dans le but d'effrayer l'assistance. Ils chantaient fort, ouvraient grands leurs yeux, comme pour expulser leurs globes oculaires. La langue sortie et pendue, ils mimaient un égorgement en règle en passant le pouce d'une oreille à l'autre, en descendant au niveau de la gorge. Ils paraissaient envoûtés par un esprit malin, qui avait soif de sang et de chair fraîche.

Le chant terminé, ils se reculèrent et s'emparèrent de manches à incendie. Les trois lances parées, ils arrosèrent copieusement les néophytes en hurlant. Ces derniers tentèrent de se protéger de l'eau sous pression, mais rien n'y faisait. La situation virait au comique, comme un après-midi dans un parc aquatique. Mais les apprentis de la mer n'étaient pas là pour plaisanter, pas au début du moins.

Les gendarmes équatoriaux prirent alors le relais. Déboulant avec de grands gestes et des voix qui portaient loin, ils obligèrent les jeunes à se mettre à genoux et les forcèrent à les suivre, en cheminant par un trajet précis fait d'embûches et autres guets-apens. Les insultes pleuvaient, mais tout le monde se plia aux règles. Du matelot au capitaine, personne n'était épargné. Lors de ce rite initiatique, il n'y avait pas de différences de grades. Un « néophyte puant », voilà ce que l'on était.

Le parcours se termina devant une table. Farine, œufs, détritrus, ainsi que de l'huile alimentaire et mécanique, attendaient les corps des gentils déguisés. Enduits de ces produits, ils furent alors menés aux « sauvages », qui les empoignèrent par une extrémité et les plongèrent, et les plongèrent encore, dans la « piscine ». Le mélange immonde de l'eau et de ces ingrédients forma une pâte dégoulinante, flasque, qui collait les paupières et obstruait les orifices. Mais le temps n'était pas au repos. Pour mériter son « passage de la ligne », il fallait aller le chercher. Et ce fut à eux de se présenter aux services des postes et non le contraire.

Le « facteur » attendit patiemment ses victimes. Dans une boîte jaune, il plaça son postérieur nu, maculé de pâte à tartiner. Durant deux jours, il avait suivi un régime strict à base d'œufs, d'ail, de bière et de haricots rouges. Entre ses deux fesses était glissée la « convocation », symbole du « Graal » pour tout néophyte. Mais pour se l'approprier, ils devaient, mains attachées dans le dos, s'en emparer avec la bouche.

À l'ouverture des portes jaunes, plus d'un fut écoeuré. Mais le bruit ambiant, les sifflements et les bousculades, forcèrent le bizuté à fondre sur ce bout de papier, pour l'arracher d'un coup de dents. Encore fallait-il rendre hommage aux divinités des eaux. Pour ce faire, Amphitrite tendit son pied nu, le gros orteil recouvert de piment. En signe d'allégeance, le néophyte dut baiser le pied et lécher l'orteil. Ceux qui s'y refusèrent se virent maîtrisés, plaqués au sol ; sur leurs fronts, un tatouage éphémère au marqueur : « Néo récalcitrant ».

Andréas Eeklo, à genoux, attendant que sa sentence lui soit lue, repensait à son Ardèche natale, à la tranquillité de sa vie

avant qu'il ne décidât de s'engager dans la Marine nationale. Il se remémora ses envies, ses désirs et ses rêves. Du haut de ses dix-huit ans, il cherchait l'aventure. Les eaux recouvrant plus de 70 % de la planète, ce serait donc en naviguant qu'il vivrait ses ambitions. Mais en l'an 2000, la seule façon de naviguer et courir le frisson était de s'engager. C'est donc ainsi qu'il signa pour dix années, sous le drapeau, comme matelot manœuvrier.

Il avança à genoux sur le pont brûlant, les yeux éblouis par un soleil radieux. Il n'avait pas imaginé ce passage, ce bizutage, sous cet angle. Mais il ne pouvait pas faire marche arrière. Ce qu'il vivait, il l'avait cherché et il comptait aller jusqu'au bout. Dans quelque temps, il ne serait plus considéré comme un « néophyte puant », mais comme un marin à part entière.

Après ses six mois de classe, il choisit d'embarquer à bord du porte-hélicoptères le Jeanne d'Arc, où il entama sa première mission. Ses attentes furent comblées et plus encore.

2.

New York, Port-au-Prince, Puerto Rico, les îles Vierges Saint John's, la Guadeloupe, la Martinique, Georgetown, Rio de Janeiro, Montevideo, Bahía Blanca, Port-Gentil, Douala, Lomé et Dakar ne furent qu'une partie des villes dans lesquelles le bâtiment fit escale.

Andréas se rêvait en Corto Maltese des temps modernes, parcourant les océans, vivant au rythme de la mer, subissant les assauts des tempêtes déchaînées, admirant les bancs de dauphins, les baleines et autres animaux marins.

Mais son but était de pourchasser le soleil, le voir se lever et se coucher sur toutes les mers du monde. Il en avait fait la promesse à sa mère. Par nuits calmes et claires, il s'isolait sur les plates-formes ouvertes appelées « les extérieurs ». Il laissait la brise prendre possession de son être. Elle l'engourdisait pendant qu'il observait les milliards d'étoiles qui scintillaient au-dessus de lui. Il n'y avait pas un bruit, juste celui des vagues fendues par l'étrave qui glissait le long de la coque, ressemblant ainsi à un

torrent de diamants qui étincelaient de pureté. Andréas se sentait serein, libre de toute contrainte ou de tout ordre ; il se laissait mener, voguant sur les flots à la recherche de lui-même. En fouinant au fond de son imagination, il parvenait à entendre les notes d'une cornemuse qui le guidait vers le port le plus proche.

Un soir, après avoir appareillé de Bahía Blanca, il repensa à une rencontre toute particulière qu'il avait faite. En compagnie de trois amis, ils avaient découvert un bar atypique et regorgeant de jeunes femmes, dont le tenancier était français. Marco était un expatrié, originaire de Dijon. Les trois loups de mer qui accompagnaient Andréas lui firent goûter de la cocaïne. Ce dernier dansa toute la nuit sous les yeux ébahis de Marco et des marins, qui ne savaient pas où le jeune homme avait bien pu apprendre à se dandiner de cette façon.

Andréas se remémora ce soir de fête, ainsi que le discours qui lui avait été tenu sur le prix de cette marchandise locale et son prix potentiel de revente en France. Il savait que le contrat qui le liait à l'armée lui assurait un emploi pour les dix années à venir. Mais que se passerait-il par la suite, s'il n'était pas renouvelé ? Cette pensée lui tordait les boyaux.

Mais il était surtout anxieux à cause d'une idée qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit. Et s'il importait cette drogue en la faisant transiter sur son bateau, pour la revendre en France ? Voilà de quoi étaient faites ses pensées impures, dangereuses et totalement illégales.

Ses ambitions d'aventures avaient-elles pu disparaître aussi facilement ? Pourquoi pensait-il à cette activité illicite ? La peur. La peur d'un avenir incertain était sa seule réponse. En

retournant la question en tous sens, il se rendit à l'évidence. Il envisageait sérieusement d'importer des produits illicites, cartouches de cigarettes et autres fétiches en France, dans le seul but de se confectionner un bas de laine pour ses vieux jours.

Il aimait son métier, aimait la France, et se souvenait mot pour mot du jour où il avait prêté serment à son pays en signant son engagement. Il se remémora sa première escale, New York, durant laquelle il avait rencontré des gens adorables, fait l'amour à une femme superbe, charmée quelques heures plus tôt dans une boîte de nuit, sur les quais de l'Hudson. Le rhum qui coulait à flots sur les îles. La samba endiablée du Brésil. Les bars putrides de Lomé où les femmes, étalant leur chair et offrant leurs charmes, l'avaient effrayé. Comme cette jeune togolaise qui lui avait susurré à l'oreille : « J'ai le clito aussi affûté qu'un rasoir ».

Il naviguait seulement depuis quelques mois et des souvenirs de vieux loup de mer étaient déjà gravés en lui, à jamais. Il décida d'occulter toute pression. Il lui restait encore quelque temps à passer en mer, et son prochain départ ne serait pas avant l'année prochaine. Son projet avait encore soit le temps de mûrir, soit le temps de mourir. Pour le moment il ne pensait qu'à l'abondance que l'univers lui offrait.

Il allait rentrer sur Brest, la fanfare les accueillerait, le quai serait bondé par les familles de ces gens de la mer qui viendraient chercher leurs époux, épouses, fils et filles. Lui passerait son sac en bandoulière et retournerait auprès des siens pour un mois de permission.

Au même instant, dans les bureaux de la Direction de la protection et de la sécurité de la défense, le second maître

Gauthier Roussel reçut des informations d'un agent présent sur le porte-hélicoptères. Il s'empressa de les mener à son supérieur, le maître Félix Herriot.

Cet homme, fils et petit-fils d'inspecteur de police, s'était écarté de la voie des képis de la maréchaussée pour embrasser celle des pompons rouges des écumeurs des mers. Il voulait voyager, découvrir d'autres pays, d'autres peuples. Mais sa vision de la Marine s'éleva avec le temps. Il ne navigua pas autant qu'il le désirait et l'amour ayant fait irruption dans sa vie, il ne voulut plus s'éloigner de sa promise. Puis le chromosome familial du détective fit surface. Il postula alors pour entrer dans le renseignement au sein de la DPSD. Il se forgea une réputation et une spécialité : celle de traquer les militaires qui, d'une façon ou d'une autre, tentaient d'introduire en France des objets ou toute sorte de contrebande.

Les murs de son bureau étaient gris et taupe. Des photos de sa famille dans trois petits cadres en bois vernis, posés dans le coin droit de son bureau. Quelques dossiers ouverts sur son étagère et des photos de potentiels suspects, punaisées sur un tableau en liège. Sa table de travail était impeccable. Son ordinateur et une lampe Bankers en bronze représentaient l'essentiel de son matériel. Lui était fin, brun, les yeux gris. Son regard pétrifiait. Combiné à sa voix rauque, il était en possession d'armes de destruction ou de séduction massives.

Assis, il lisait un dossier et faisait tourner un stylo-plume argenté dans sa main droite, tel un batteur adroit avec ses baguettes de bois, quand son adjoint pénétra dans la pièce.

— On a les infos sur le Jeanne. On a confirmation qu'un certain Baudu est en possession de plusieurs grammes de cocaïne.